203

ESSAI

SUR

L'INFLUENCE

DE

QUELQUES AFFECTIONS MORALES

DANS LES MALADIES CHIRURGICALES

DES ARMÉES,

Par Édouard PETIT,

De Corbeil, département de Seine et Oise; Elève de l'École de Santé et de l'École Pratique; ancien Chirurgien aux Armées; Membre de la Société de Médecine-Clinique.

Présenté et soutenu à l'École de Médecine de Paris, le 7 ventose an XI.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU, JEUNE, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 97.

AN XI. — 1803.

PROFESSEURS DE L'ÉCOLE.

LES CITOYENS:

CHAUSSIER, DUMÉRIL.	*Anatomie, Physiologie.*
FOURCROY, DÉYEUX.	*Chimie médicale, Pharmarcie.*
HALLÉ, DESGENETTES.	*Physique médicale, Hygiène.*
LASSUS, PERCY.	*Pathologie externe.*
PINEL, BOURDIER.	*Pathologie interne.*
PEYRYLHE, RICHARD.	*Histoire naturelle médicale.*
SABATIER, L'ALLEMENT.	*Médecine opératoire.*
PELLETAN, BOYER.	*Clinique externe.*
CORVISART, LEROUX.	*Clinique interne.*
DUBOIS, PETIT-RADEL.	*Clinique de l'Ecole dite de perfectionnement.*
LEROY, BAUDELOCQUE.	*Accouchemens, Maladies des femmes, éducation physique des enfans.*
LECLERC, CABANIS.	*Médecine légale, Histoire de la Médecine.*
THOURET.	*Doctrine d'Hippocrate et Histoire des Cas rares.*
SUE.	*Bibliographie médicale.*
THILLAYE.	*Démonstration des drogues usuelles et des instrumens de Médecine opératoire.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A J. P. PETIT,

MON PÈRE, Chirurgien en chef de l'Hospice civil de Corbeil.

ET

A MATHÉ, mon Ayeul, ancien Chirurgien du même Hospice.

Comme un Tribut d'Amour et de Reconnoissance.

ÉDOUARD PETIT.

ESSAI

Sur l'influence de quelques affections morales dans les Maladies chirurgicales des Armées.

INTRODUCTION.

Je ne veux point entrer dans des discussions métaphysiques ; l'affection morale étant donnée, j'en examine les influences sans chercher de quelle manière elles ont lieu : personne ne doute de leur existence ; quel est celui qui n'a pas la conscience de l'effet qu'ont pu produire quelques-unes de ces affections, toujours en raison du mode de sensibilité de l'individu ? Quelque soit ce mode elles influent en bien ou en mal, et malgré la variété des sentimens et des volontés qu'elles

font naître, ce n'est toujours que par ces deux effets opposés que nous les reconnaissons.

Ce sujet est trop étendu pour le parcourir dans tous ses détails; je me bornerai donc aux influences de la colère, de la frayeur, de la peur et de la crainte, de la tristesse, du chagrin et de la joie.

La colere, ce soulèvement, cette action des organes contre ce qui nous irrite, cette passion violente et impétueuse se manifeste par l'exaspération des fonctions de l'entendement, par des idées incohérentes, par la circulation accélérée et principalement déterminée vers les parties supérieures, par la salivation augmentée, la face rouge et animée, quelquefois au contraire tresdécolorée (1), par le regard fixe et menaçant, par des contractions musculaires violentes; cette passion est la cause d'une foule de maladies toutes plus funestes les unes que les autres; elle est aussi de quelque utilité, et *Hippocrate* a conseillé de l'exciter quelque fois.

La frayeur, la crainte, la peur sont des états marqués, par la prostration des forces, par des

(1) Les influences de cette passion, lorsque ce symptôme l'accompagne, paraissent être plus dangereuses.

tremblemens, par des palpitations du cœur, des sentimens d'oppression, des sueurs froides, des évacuations involontaires.

La tristesse, le chagrin, affections terribles qui sont caractérisées par la faiblesse, les pertes d'appétit, l'altération de la santé et de la beauté des traits de la face, par la pâleur des joues, les yeux caves et enfoncés, le regard un peu dur et farouche, la respiration lente et entre-coupée, par des insomnies, par l'insouciance, par le goût pour les lectures sombres, les promenades dans les lieux solitaires.

Ces passions n'influent pas moins sur le physique.

La joie, cette passion aimable, si remarquable par l'effacement des rides de la face; la formation de toutes nouvelles dans un sens opposé qui rendent la physionomie agréable, par l'élévation des paupières, la respiration active, par des palpitations, des pleurs, par la circulation facile, produit beaucoup plus de bien que de mal; elle a cependant été funeste, puisqu'elle a causé la mort.

Je suis loin de vouloir donner un traité complet sur ces affections, mon âge et mes moyens ne me permettant pas d'entreprendre ce qu'un

homme profond et très-érudit ne ferait peut-être qu'imparfaitement.

Puissent mon zèle et mon intention me faire trouver des juges indulgens parmi les savans à qui j'ose présenter ce très-faible Essai.

Je le diviserai en deux articles : dans le premier je marquerai quelles peuvent être les influences des affections, par une série de faits. Dans le deuxième je chercherai à déterminer quels secours on pourrait y apporter.

ARTICLE PREMIER.

Successivement employé dans les camps et dans les hôpitaux militaires pendant les deux dernières campagnes de la guerre de la république, j'ai eu occasion de receuillir quelques faits, les autres me sont fournis par les auteurs.

§. PREMIER.

Influence de la Colère. (1)

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme de quinze ans avoit une plaie

(2) Valentinien I[er]., reprochant aux députés de Bohême leur ingratitude, se mit dans un si violent accès de colère, qu'il perdit la parole et la vie.

de tête avec fracture, il fut fort bien jusqu'au quatorzieme jour; s'étant mis dans un violent accès de colère la fièvre survint, elle fut suivie de délire et le malade mourut le quatrième jour; on trouva la dure mere enflammée et les vaisseaux remplis de sang. (1)

DEUXIEME OBSERVATION.

Un homme quadragénaire, robuste, d'un tempérament bilieux, d'un caractère irascible à qui on avoit ouvert l'artère temporale étoit presque guéri, lorsque le cinquième jour s'étant mis dans un violent accès de colère, il lui survint une hémoragie qu'on arrêta avec beaucoup de peine et qui fut sur le point de faire périr le malade. A la suite de cette observation Hildan dit avoir connu un homme savant et érudit à qui la fièvre survenait et présentait des symptômes alarmans après un accés de colère.

TROISIEME OBSERVATION.

Un jeune homme d'un tempérament bouillant, fut apporté à l'hotel-dieu, sur les huit heures du soir, ayant à la poitrine une blessure faite par un coup d'épée, lorsqu'il fut au lit il demanda à boire, la sœur ayant tardé à lui en apporter,

(3) Hildan, Cent. 1re. Obs. XVII.

il se mit en colère, jura avec impétuosité, il lui prit aussitôt un vomissement de sang accompagné de douleurs trés-aiguës, on ne put le calmer par aucuns moyens et il périt dans la nuit (1).

QUATRIEME OBSERVATION.

Un homme reçut un coup d'épée à la poitrine, on le crut mort, quelques légers signes de vie qu'il donna ensuite déterminèrent à l'emporter à la charité où le régime le plus sévère et le repos le plus absolu lui furent prescrits; il resta plusieurs jours entre la vie et la mort; comme il commençait à reprendre des forces, il entra dans un mouvement de colère contre celui qui le servait et mourut sur le champ, huitiéme jour de sa blessure. (2)

CINQUIEME OBSERVATION.

Un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un transport de colère, eut dès le lendemain tous les symptômes de la rage et mourut. (3)

SIXIEME OBSERVATION.

J'ai soigné pendant long-tems un dragon du

(1) Bonnefoy, Mémoire sur l'influence des passions dans les maladies chirurgicales, couronné par l'Académie de Chirurgie.

(2) *Ibidem.*

(3) Sauvages, Dissertation sur la rage.

deuxième régiment, qui à la suite d'un coup de feu qu'il avait reçu à la bataille de Zurich, an 8e, avait un ulcère à la jambe. Chaque fois que ce malade se mettait en colère, la gangrène s'emparait de sa jambe, et ce fut autant par l'empire que je pris sur lui, que par les médicamens que je parvins à le guérir.

§. II.

Influence de la Frayeur, de la Crainte, de la Peur, (1).

PREMIERE OBSERVATION.

Un Jeune homme de quatorze ans, avait une plaie de tête avec fracture, il se portait très-bien,

---

(1) La crainte du naufrage fit une telle impression sur un homme qui était monté sur un vaisseau pour se promener en mer, qu'il en mourut six heures après.

Brizard, acteur comique, qui a joui d'une grande réputation, fut dans sa jeunesse tellement effrayé d'un coup de vent qui faillit faire périr la barque dans laquelle il était, que ses cheveux blanchirent tout-à-coup : on prétend que c'est de ce moment seulement que ses grands talens commencèrent à se développer.

On trouve une observation semblable dans le 9e. volume des Curieux de la Nature. Une femme fut si effrayée d'avoir mis un monstre au monde, que ses cheveux blanchirent tout-

lorsque malgré la défense de *Hildan*, qui rapporte cette observation, d'autres jeunes gens se mirent à battre la caisse et à danser autour de son lit, il en fut si effrayé que le lendemain la fièvre s'alluma, fut suivie de délire, de convulsions et de nausées; il mourut le quatrième jour.

DEUXIEME OBSERVATION.

Ambroise Paré raconte que toutes les fois que l'on tiroit le canon, les blessés qui l'entendaient éprouvaient un soubresaut, se plaignaient de vives douleurs de tête, les chairs devenaient blafardes et en mauvais état, la fièvre survenait et les malades périssaient. Je ne veux pas affirmer que ce soit seulement par la peur qui s'emparait de ces blessés que l'on a été à même de remarquer ces changemens; car je sai que la commotion qu'ils peuvent éprouver de l'air qui les environne peut aussi faire développer ces phénomènes; je pense néanmoins qu'elle en a plus souvent été la cause.

TROISIEME OBSERVATION.

Un capitaine au régiment de Beaufremont dra-

à-coup. Beaucoup de faits semblables ont eu lieu pendant la révolution. Une autre femme fut guérie d'une descente de matrice, qu'elle avait depuis dix-huit ans, par l'effroi que lui causa une souris qu'on lui glissa sous ses jupons.

gon, reçut à la bataille de Dettingen en 1743, un coup de balle qui fractura la clavicule à sa partie moyenne ; perça le lobe du poumon gauche et sortit à travers l'omoplate du même côté un peu au-dessus de la cavité sous épineuse ; il fut assez bien jusques au trente-deuxième jour de sa blessure ; alors quelqu'un lui ayant dit qu'il n'en reviendrait pas, une fièvre aigue suivie de délire, de mouvemens convulsifs, s'empara de lui, il fallut l'attacher, et ce fut à l'effet d'un vomitif qu'il parut devoir la vie. (1).

QUATRIÈME OBSERVATION.

Verduc rapporte qu'un homme âgé de cinquante ans, ayant pris son ombre pour un spectre, en fut si épouvanté, que dans le même moment, quoiqu'il ne lui prît qu'un léger frisson, il sentit autour du scrotum une grande chaleur suivie d'une inflammation et ensuite de gangrène (2).

CINQUIÈME OBSERVATION.

On lit dans *Garangeot*, que trois jours après une opération de taille de trente malades qui se fit à la Charité, il survint un gros orage, suivi

---

(1) Ravaton, Chirurgie d'armée, obs. XL.

(2) Pathologie, tom. Ier.

de violens coups de tonnerre, qui les troublèrent tellement, qu'il en mourut douze.

SIXIÈME OBSERVATION.

Un étudiant en médecine, obligé de faire un voyage, se trouve à la nuit dans une forêt; la peur s'empara si vivement de lui, qu'il éprouva un sentiment d'oppression; il lui survint un anévrisme de l'aorte dont il mourut.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Un homme âgé de quarante ans, et d'une faible constitution, attend au moulin le moment de faire moudre son bled; la curiosité le porte à voir comment cela s'opère, il monte sur le tambour de la meule pour regarder dans la tremie; les rênes de la bride de son cheval, qu'il avait autour de son bras, se prennent dans la cheville qui tient au pivot de la roue, elles sont roulées dessus, l'homme est renversé par terre, elles continuent à se tortiller sur le moyeu, l'avant-bras est fracturé à sa partie inférieure, puis à sa partie moyenne; les moyens d'union avec le bras se déchirent, et au moment où l'on s'aperçoit de l'accident, et où l'on arrête le moulin, l'avant-bras ne tient plus au bras que par une petite portion de peau, et à sa partie postérieure; un seul coup de bistouri suffit pour séparer ces deux parties : la peur est si

grande que, depuis ce moment, sept heures du matin, jusqu'à quatre heures après-midi que je fis l'amputation, le blessé ne perdit pas de sang; ce fut à cette heure seulement qu'il commençait à en perdre.

§. III.

Influence de la tristesse et du chagrin (1).

PREMIERE OBSERVATION.

Jean-Louis Petit a eu occasion de traiter dans un hôpital beaucoup de soldats attaqués de carie, il a observé que chez tous ceux qui s'affectaient de se voir, dans un hôpital, éloignés de la maison paternelle, le chagrin donnait à leur carie le caractère scorbutique et les fesait périr.

DEUXIEME OBSERVATION.

On avait amputé la cuisse à un homme, le douzième jour de l'opération la suppuration était belle et abondante, un imprudent vint lui annoncer la mort de sa femme : au pansement qui se fit à cinq heures du soir, l'on trouva l'appareil sec, et il mourut le lendemain.

---

(1) A la salpêtrière, on annonça à une femme déjà âgée qu'elle devait changer de dortoir, elle s'en affecte vivement et périt dans la nuit.

Une autre qui avait eu une fracture du col de l'humérus

TROISIÈME OBSERVATION.

On lit dans les Mémoires de la société médicale d'émulation l'observation suivante; elle est du citoyen *Moreau* de la Sarthe: Un nommé *Marchand*, fusillier dans un bataillon de la Loire Inférieure, fut blessé au bras par un coup de fusil tiré presqu'à bout portant; ce malade resta quatre jours sans pouvoir se procurer aucun secours; il fût enfin transporté à l'hôpital militaire à Nantes. La blessure présentait un délâbrement considérable: la partie inférieure de l'humérus était fracturée avec éclat; plusieurs fragmens osseux faisaient saillies au milieu des parties molles déjà gangrenées; quelques lambeaux désorganisés étaient les seuls moyens d'union entre la partie supérieure et l'inférieure; l'amputation fut pratiquée, les cinq jours qui suivirent n'offrirent aucuns phénomènes alarmans; le sixième, l'état du blessé changea brusquement par le chagrin qu'il éprouvait sur l'infortune de sa femme et de ses enfans: cette affection morale ayant continué, la fièvre s'alluma, la suppuration devint lente et pénible, toute la surface de la plaie pâle, les

---

est sur le point de sortir de l'infirmerie, apprend que l'on vient d'y amener son amie, elle en meurt de chagrin dans la même nuit.

bords

bords renversés et livides, le malade eût infailliblement péri, si le citoyen B......, manufacturier, ne lui eût rendu l'espérance en se chargeant de sa femme et de ses enfans.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Dans ce même recueil d'intéressans mémoires, *le citoyen Moriceau Beauchamp* dit avoir observé que chez les blessés nostalgiques, les plaies prenaient de jour en jour un caractère des plus dangereux, et que beaucoup périssaient des plus légères blessures. Il cite plusieurs observations à l'appui de cette assertion, et entre autre une d'un paysan qui mourut des suites d'une écorchure faite par son sabot.

CINQUIEME OBSERVATION.

Un homme à qui l'on fit l'amputation à la verge, étoit sur le point de sortir de l'hôpital, lorsque sa femme qui vint le voir, lui fit des reproches sur l'opération qu'il avoit eu le courage de subir; il en fut si vivement affecté qu'il mourut dans la nuit.

SIXIEME OBSERVATION.

Un soldat de la dixième demi-brigade légère reçut un coup de feu à la bataille de Zurich, qui lui fractura l'avant bras, il fut transporté

le deuxième jour à l'hôpital militaire de Kœnigsfeld, il ne survint aucuns accidens jusqu'au douzième : on lui vola sa montre, il en fut si chagrin qu'il mourut le lendemain.

§ IV.

Influences de la Joie, (1).

PREMIÈRE OBSERVATION.

On trouve dans *Hildan* cette observation: deux jeunes gens avaient à l'avant bras une plaie d'arme à feu ; quelqu'un racontant devant eux une histoire plaisante ; ils se mirent à rire avec force, éprouvèrent au bras une douleur très-vive, suivie de convulsions qui manquèrent les faire périr ; on ne parvint à les calmer qu'avec beaucoup de peine.

---

(1) Une cuisinière à la Haye, Hollande, fut si joyeusement frappée d'entendre appeler ses numéros au tirage de la loterie auquel elle assistait, qu'elle en resta muette.

Pechlin a vu des goutteux dont les douleurs étaient suspendues toutes les fois qu'ils étaient égayés par une passion agréable.

Un cardinal mourant dut la vie à son singe dont la tête grotesque affublée d'un chapeau, lui causa de grands éclats de rire. *Erasme* fut guéri d'une vomique par ce même moyen. On raconte la même chose d'une femme qu'un accouchement laborieux désespérait.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Ne peut-on pas regarder comme un effet de la constance de cette affection, la guérison d'un coup de feu près l'oreille gauche que reçut un lieutenant de grenadier à la retraite du Rhin, en 17..... Il refusa la plupart des secours qu'on voulait lui administrer, buvait, mangeait et jouait du violon comme dans la plus parfaite santé (1).

TROISIEME OBSERVATION.

A la bataille de Neubourg an 8, un lieutenant est blessé au bras par une balle, son capitaine tombe mort à ses côtés; tous deux étaient liés d'amitié; ce malade est transporté à l'hôpital militaire de Guuzburg, sa blessure est sur le point d'être guérie, lorsqu'un homme qui ressemblait parfaitement à son capitaine entre dans la salle, il est si frappé qu'aussitôt le délire s'empare de lui, ses plaies s'ouvrent de nouveau et sa guérison est retardée de plus d'un mois.

J'aurais pu entasser ici beaucoup d'autres exemples; mais qu'eussent-ils prouvé davantage?

---

(1) Ravaten, Chirurgie d'armée.

ARTICLE DEUXIÈME.

Secours à opposer aux Affections Morales, dont j'ai considéré les influences : ce ne sera que d'une manière générale que j'indiquerai ces moyens, tous devant varier selon les circonstances que je ne puis toutes prévoir ici.

§. PREMIER.

Nous avons sans cesse autour de nous soit dans les beautés de la nature, soit dans les habitudes sociales un véhicule propre à faire développer nos passions, et cette disposition augmente beaucoup, et est bien plus remarquable dans les camps et dans les hôpitaux militaires.

Là, le malade encore près du tumulte des armes, plus promptement avertit des succès ou des revers, s'en affecte d'autant plus qu'il est plus près du danger, chez les uns la crainte est portée jusques à les faire mourir, chez les autres au contraire le courage ranimé jusqu'à un point souvent inconcevable.

Combien de chirurgiens militaires n'ont pas vu des soldats mortellement blessés, exciter leurs camarades et faire entendre des cris de victoire... victoire...... en avant.... ?

Cet enthousiasme si remarquable dans le soldat français, peut-il exister chez toutes les nations? Il est bien contrastant avec l'apathie qui caractérise le soldat autrichien et le soldat russe.

Nous avons remarqué que chez eux le principal objet de leurs desirs était de satisfaire leur appétit presque perpétuel, et qu'ils guérisaient bien plus facilement que nos militaires.

J'en ai vu qui étaient attaqués de la pourriture d'hôpital se jetter avec avidité sur les vivres qui passaient devant eux; peut-être que cette différence si grande entre les soldats de deux nations si voisins ne tient pas seulement à ce qu'on appelle caractère national; mais bien encore au genre de discipline et à la composition toute particulière des corps armés. Ce n'est que dans la dernière guerre que j'ai fait cette remarque, et alors tous nos militaires étaient des soldats citoyens.

Mais revenons à mon sujet : dans les hôpitaux, le soldat est encore bien affecté par les évènemens militaires, mais des affections plus individuelles viennent s'y joindre et en bien plus grand nombre que sur le champ de bataille; le regret du pays, maladie si fréquente et si funeste; la nouvelle de la mort d'un parent ou d'un ami chéri; le chagrin de se voir à l'hôpital, le danger de sa

blessure viennent contribuer à faire développer toutes ces affections et leur étude devient pour le médecin un objet très-important, puisqu'en apprenant à s'en servir à propos, il peut faire quelque chose pour la santé des hommes.

C'est donc là ou indépendamment de toutes les les qualités physiques qui lui sont nécessaires, le chirurgien doit montrer beaucoup de qualités morales. Son âge et sa constitution doivent lui permettre de supporter les fatigues des campagnes, il ne s'agit pas seulement de couper un bras, une jambe, de trépaner, de lier des artères avec dextérité et agilité, qualités néanmoins nécessaires, il faut encore de la fermeté d'ame; le chirurgien doit s'accoutumer au sang comme le soldat au feu, et ce courage est pour lui une vertu essentielle; qu'il ne craigne point de faire du mal s'il a l'espérance de procurer un grand bien! il doit être pieusement cruel et ne pas se laisser attendrir par les cris du patient qu'il opère; mais il doit y joindre de la sensibilité et de la générosité: un discernement prompt et délicat ne lui sont pas moins nécessaires; que par la réunion de ces qualités il mérite et obtienne la confiance de son malade, et alors ses ressources auprès de lui seront bien augmentées, (1).

(1) Il faudrait habituer son malade à ne sentir qu'autant qu'il faut, qu'autant que l'on le veut: le chirurgien peut faire

Mais pour y parvenir plus surement il faut qu'il écarte de lui toutes les idées de superstition et tous les préjugés que ni le sordide intérêt, ni la vénalité ne viennent souiller la sublimité de son art! qu'il possède cette familiarité noble et touchante qui impose le respect en même temps qu'elle commande la confiance! qu'il soit assez ami des hommes pour leur servir de père, de mère, de frère, de sœurs et d'amis! qu'il se livre perpétuellement à l'étude de son art! car celui qui n'aime pas son art n'aime pas les hommes dit *Hipocrate* et que lorsqu'il ne peut étancher les plaies de l'âme si difficiles à cicatriser, il y verse au moins un baume consolant! qu'il fasse d'abord attention aux hospitaliers, le caractère de ces hommes doit être pour le chirurgien l'objet

---

de son malade l'homme le plus féroce et l'homme le plus doux; et il n'est peut-être pas de classe d'individus de qui il soit plus facile de se faire aimer, et par conséquent d'obtenir la confiance, que celle des militaires. De merveilleux effets ont été la suite de la confiance que les chirurgiens ont su inspirer à leurs malades. Ne cite-t-on pas la guérison de beaucoup de malades imaginaires avec des pilules de mie de de pain dorées et argentées; j'en ai vu un exemple. Par bien des détours différens on obtient cette confiance : Un de mes amis parvint à rétablir la santé de son blessé qui perdait courage, en pariant avec lui qu'il serait guéri dans un mois : il eut le plaisir de gagner, et la générosité de vouloir avoir perdu.

d'un soin tout particulier, car il influe bien évidemment sur les malades; j'ai cru remarquer qu'ils guérissaient plus vîte dans les maisons servies par les dames de charité, la douceur qui, en général est l'apanage de ee sexe, nous fait desirer qu'on le charge plus souvent de ces sortes de soin.

§. II.

Dans toutes les affections morales, les premiers secours à employer doivent nécessairement être des secours moraux. Satisfaire les passions ou en opposer de contraires à celles qui sont dominantes, sont les deux premiers moyens à mettre en usage; tous deux ont été suivis de succès, tous deux ont été funestes.

Un vieillard paralytique, insulté par ses enfans, se mit fortement en colère, et guérit. *Hildan* rapporte qu'une matrône, honnête et pieuse, qui abhorrait les médicamens, éprouvait, lors de la moindre affection de l'âme, et principalement lors de la colère, des effets semblables à ceux qu'aurait pu produire un violent purgatif. Un goutteux ayant le pied recouvert d'un cataplasme de navets pour adoucir les douleurs, vit entrer un cochon dans l'endroit où il était, lequel se mit à manger le cataplasme: ce qui lui causa une telle frayeur, qu'il se mit à sauter, à courir, et

ses douleurs s'évanouirent. En 1555, au siége de Sienne, le marquis de *Marignac* fut si effrayé par un boulet de canon qui passa près de lui, qu'il fut guéri de la goutte dont il était tourmenté. *Collot* rapporte dans son Traité de la litholomie, que M. d'*Attichy*, évêque d'Autun, fut victime de la crainte qu'on lui avait inspirée de se laisser sonder. (1) Un homme opéré de la hernie, avait un anus contre-nature : il mangeait déjà des haricots et des pommes de terre, qui commençaient à sortir par l'anus naturel. Sur le point de quitter l'hospice de l'école si savamment dirigée par le professeur *Dubois*, mon maître, il devança l'époque de sa sortie, satisfit son amour pour sa femme, et mourut le lendemain. On trouve dans tous les auteurs une infinité d'exemples des effets funestes du coït chez les blessés.

La colère ne peut chez les uns se dompter qu'en écartant les objets qui la font naître, et chez les autres, au contraire, en les habituant à ces mêmes sujets. Il en est de même de la peur; et combien de braves n'ont éprouvé la première

(1) Je rencontre dans un journal une anecdote qui tient à mon sujet, la peur rendit muette une jeune fille de 15 ans; elle resta ainsi pendant cinq jours, et fut guérie par la peur qu'elle eut de voir arriver M. le curé appellé à dessein.

fois qu'ils ont été au feu, cette émotion dont il est si difficile de se défendre. On peut réduire la crainte d'une opération à peu de chose en écartant avec soin tout ce qui pourrait l'exciter, soit dans l'appareil, soit dans l'indiscrétion de quelques assistans, et cette précaution doit souvent faire désirer l'éloignement de tout étranger. La tristesse qui est la suite des passions non satisfaites, est souvent difficile à reconnaître; on y parvient pourtant avec de la sagacité; et quoique les moyens à y opposer soient variables suivant les passions qui la déterminent, la partager avec son blessé, et par-là obtenir sa confiance, est ce que l'on doit faire : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi...*

N'est-ce pas ainsi qu'*Erasistrate* parvint à découvrir et à guérir l'amour d'*Antiochus* pour *Stratonice*, et par ce moyen à lui rendre la vie? *Hippocrate*, celui de *Perdiccas* pour *Phila*; et *Gallien*, celui d'une dame romaine pour le danseur Pilade?

Ne peut-on pas procurer de bons effets en prévenant la misère, autre source de cette affection; en flattant l'ambition; rassurant l'avarice; partageant la haîne ou les regrets; détournant les soupçons de la noire jalousie? Oui, certainement.

Il faut cependant beaucoup de circonspection en voulant modérer la joie; le mode de sensibilité du blessé étant plus développé, il reçoit plus facilement les impressions. C'est pourquoi il vaudrait mieux laisser prédominer la joie dans beaucoup de circonstances, que de risquer à produire la tristesse, les effets en étant généralement heureux. On doit prendre beaucoup de précautions dans les occasions qui sont susceptibles de susciter cette affection : une bonne nouvelle ne doit être annoncée que graduellement et avec beaucoup de ménagement On a vu des femmes en couche mourir à l'annonce inconsidérée qui leur avait été faite du sexe de l'enfant qu'elles venaient de mettre au monde.

§ III.

Parmi les autres moyens à opposer aux passions, je compterai la musique qui a sur elle un empire bien marqué; qui les exalte, les calme, les modifie diversement : on l'a vu appaiser l'homme le plus féroce; calmer le plus triste; modérer le plus gai; et son influence serait sans doute plus remarquable aux armées si on en faisait un usage plus fréquent. Je ne crois pas inutile de faire remarquer combien une bonne musique à la tête d'un corps d'armée, peut procurer de bien : beaucoup de militaires en ont

ressenti l'avantage dans les marches forcées; et je ne doute pas qu'elle ne puisse être souvent la source de prodiges de valeur. Les anciens philosophes la regardaient comme influant tellement sur les mœurs, que *Polybe* disait que la férocité d'un peuple d'Arcadie était l'effet de son indifférence pour la musique. *Pythagore* voulait que des musiciens assistassent au lever et au coucher de ses disciples; *Simonide* et *Montaigne* éveillaient leurs fils au son d'un instrument; *Thimotée* faisait entrer Alexandre dans la plus grande colère, et le calmait subitement en changeant de mode; *Clinias* se calmait lui-même avec cet instrument; la harpe de *David* faisait disparaître la haîne et la colère de *Saül*; *Therphandre* appaisa une sédition à Lacédémone, par les doux sons de sa lyre; le chancelier *Moras* adoucissait l'humeur acariâtre de sa femme. Le cruel *Amurat IV*, les mains encore fumantes du sang de ses frères, et sur le point de se souiller par d'autres forfaits, fut tellement ému par un joueur de psalétrion, qu'il accorda la vie à ceux qu'il avait condamnés au supplice. Tels ont été plusieurs effets de cet art dans la colère : il nous fait désirer que l'on cherche à l'employer plus souvent dans ce genre d'affection. Il peut produire la frayeur et la faire cesser : ses heureux effets sont également remarquables dans la tristesse. Un musicien fit passer de la plus profonde

tristesse, à la fureur la plus emportée, *Eric*, roi de Danemarck, et toute sa cour. Il était autrefois défendu de jouer un certain air sur la cornemuse dans les environs des quartiers des soldats suisses : les sons de cet instrument les rendaient nostalgiques, et il en périssait beaucoup. Un jeune homme de vingt ans était depuis près de deux ans réduit à un état de faiblesse et d'amaigrissement extrême par une fièvre hectique : une bande de jeunes gens vint à passer à cette époque devant sa maison, dansant au son du violon ; à peine le malade eût-il entendu cette musique, qu'il se leva comme transporté de joie, et se mit à crier : la danse! la danse! il continua de crier pendant deux ou trois jours. On lui amena alors un musicien : à son arrivée, il s'habilla, dansa avec agilité malgré sa maigreur extrême ; la danse lui procura des sueurs qui l'obligèrent de se remettre au lit ; il répéta plusieurs fois cet exercice, et parvint à se guérir par ce moyen. Rien n'avait annoncé un état de folie dans ce malade(1). Cet art est aussi susceptible de modérer la joie. J'ai connu une personne qui ne pouvait s'empêcher de pleurer lorsqu'elle entendait jouer l'ouverture de *Démophon*, et en gardait un sentiment de tristesse le reste de la journée.

(1) De la médecine éclairée par les sciences physique, vol. Ier.

§ IV.

A la suite de ce moyen vient naturellement se placer l'usage que l'on peut faire des différentes langues et des divers modes de locutions. Sur le champ de bataille les harangues des généraux animent le soldat; mais c'est sur-tout après les combats, dans les hôpitaux, qu'ils doivent aller adresser des paroles consolantes aux blessés; faire usage de la confiance qu'ils ont inspirée. Après la bataille de Fontenoy, un grand nombre d'honorables victimes de cette journée mémorable, encombraient les hôpitaux de la Flandre et particulièrement ceux de Lille, Louis XV se fit un devoir d'aller lui-même leur porter des paroles de consolations, et leur rendit le courage qui commençait à les abandonner. Cet exemple peut-il avoir trop d'imitateurs!

J'ai vu encore un blessé rappellé à la vie pour avoir rencontré un homme qui parlait son patois.

2°. Les lectures que l'on peut permettre aux blessés sont d'autres moyens à mettre en usage. Ne dit-on pas d'Alphonse, roi de Naples, que la lecture de Quint-Curce, qu'il aimait beaucoup, le guérit d'une fièvre lente? D'un autre côté j'ai eu occasion d'observer que les lectures de romans lascifs était nuisibles aux blessés.

3°. Nous pouvons encore user avec avantage

des tableaux que nous offrent la nature et l'art, en plaçant nos malades à portée de les contempler, de même qu'en leur offrant des ressemblance d'objets désirés; diverses odeurs; différentes saveurs qui peuvent rappeller des souvenirs agréables. *Hippocrate* recommande de blanchir les murs des chambres des malades, parce que, dit-il, cela leur donne de l'hilarité. Dans les divers mouvemens de l'armée qui nous ont forcés d'établir des hôpitaux dans des églises où l'on rencontrait des portraits de martyrs et autres tableaux effrayans, le citoyen *Percy*, qui avait remarqué les funestes effets de ces sortes de peintures, avait grand soin de les faire enlever ou cacher.

§ V.

C'est à bien des titres, que le climat, cet ensemble des circonstances phisiques attachées à chaque pays, doit souvent fixer l'attention du chirurgien militaire moraliste. Ainsi le sol, ses diverses productions, sa manière d'être arrosé, la direction des fleuves qui le traversent, celle des montagnes qui s'y élèvent, la température habituelle, ses variations, les saisons, les vents les plus fréquens, etc., seront tour-à-tour les objets de son examen. Je ne puis établir aucuns préceptes sur les avantages que l'on peut retirer de la connaissance parfaite de ces objets, quoi-

que bien persuadé de leurs influences. Peut-être serai-je plus heureux dans l'examen du régime ou usage journalier de l'air, des alimens, des boissons, des soins extérieurs du corps; de l'état de veille ou de sommeil; de l'exercice ou du repos.

1° L'air fluide essentiellement nécessaire à notre existence qui se combine dans le corps de l'animal par la respiration et par la digestion, peut influer par ses propriétés physiques dont la nature ne change point, mais dont les proportions varient; il influe aussi par ses propriétés chimiques en autant de différentes manières qu'il contient en dissolutions de gazs et autres exhalaisons diverses.

Les précautions à prendre, les moyens à mettre en usage pour modifier ses propriétés, doivent constamment fixer notre attention, sur-tout dans les hôpitaux; la chimie moderne nous offre beaucoup de ressources inconnues jusqu'à présent. L'air sec et froid paraît amener avec lui des impressions agréables, et faire disparaître les maux qui accompagnent un air chaud et humide. Dans les salles des hôpitaux, où le grand nombre des blessés que les circonstances de la guerre ont forcées d'entasser, les maladies putrides y prenaient une très-grande intensité, et c'est toujours avec

succès

succès qu'on y a opposé un air frais et renouvellé. Beaucoup d'Anglais venaient autrefois à *Montpellier* y respirer l'air sec et tempéré qui y règne, et obtenaient la guérison de leurs vapeurs et de leur hypocondrie : les fatigues du voyage; les distractions qu'il procure, étaient probablement aussi une des grandes causes de ces guérisons.

Mussembroëck, et avec lui *Viridet*, *Lind*, *Huxham*, *Zimmermann* ont observé que les vents du midi étaient la source d'une foule d'affections tristes,

2°. Les alimens : les anciens philosophes étaient très-persuadés des effets qu'ils peuvent produire sur notre système; et peut-être est-ce pour cela que *Pythagore* astreignait ses disciples au régime végétal : il n'est personne qui ne se soit aperçu des changemens qu'ils opèrent en lui, suivant leur nature et leur quantité. En général, les peuples qui se nourrissent de chairs peu préparées, sont plus actifs et plus forts, plus cruels et plus féroces que ceux qui vivent de végétaux; ceux-ci, au contraires, sont doux et pacifiques; tels sont les Brachmanes et les Indiens. *Zimmermann* a remarqué que ces substances étaient les meilleurs calmans des passions. *Tissot* rapporte qu'il ne parvint à calmer l'extrême sensibilité de deux dames, qu'en les mettant à l'usage

du régime végétal. Un autre observateur a remarqué que l'action des nerfs est moins sensible chez les peuples qui vivent de farineux. D'un autre côté, j'ai vu le régime animal être très-avantageux aux scrophuleux, qui ne sont pas plus que les autres maîtres de leurs passions. Les différentes manières d'être avant ou après le repas, sont toujours remarquables : la faim et la soif paraissent autant disposer à la colère, qu'une satiété bornée tend à procurer le calme. Les mets de nos pays, et dont nous avons fait usage dans notre enfance, nous rappellent très-souvent des momens heureux, et peuvent procurer beaucoup de bien.

3°. Les différentes boissons ont un mode tout particulier d'action dont nous pouvons nous servir.

L'eau froide est un moyen puissant d'exciter les forces; mais son usage long-tems continué paraît affaiblir sensiblement. *Lefevre* rapporte qu'un ecclésiastique jouissant d'une bonne santé, se mit à l'usage de l'eau après avoir lu les traités où l'on parle de ce fluide comme un remède universel: dès-lors il devint hypocondriaque, et sujet à tous les maux qui en sont la suite, et fermant les yeux aux conseils qu'on lui donnait, il mourut victime de son erreur et de son obstination.

Les boissons fermentées, si recherchées des militaires, qui en usent souvent avec excès, sont

le vin, le cidre et la bierre; on a bien plus souvent à remarquer les effets du vin que des deux autres, ses propriétés, son goût en faisant faire un usage plus fréquent.

Le législateur de Sion dit : *Date siceram mœrentibus, et vinum his qui amaro sunt animo* (1). *Lecamus* fit disparaître la tristesse et la mélancolie de deux vaporeux en doublant la dose de vin à l'un, et en prescrivant à l'autre deux ou trois verres de vin pour le matin. J'ai vu son usage modéré être suivi de beaucoup de bien. On voit beaucoup de vieillards qui en ont constamment fait usage; nous savons quels grands avantages on en retire dans les adinamies; d'un autre côté, j'ai vu des soldats mourir de l'ivresse causée par cette boisson.

Les esprits ardens, dont l'usage est peut-être trop fréquent dans nos climats, et devrait en grande partie être borné aux hommes de guerre, sont plus généralement répandus dans les pays froids, et sont extrêmement nuisibles lors des blessures. *Ravaton* rapporte qu'un capitaine au régiment d'Alsace, blessé à la poitrine par une balle, mourut pour avoir bu d'une bouteille d'eau

(1) Salomon, Proverbiorum, cap. 31: vers. 6.

d'arquebusade très-spiritueuse, qu'un de ses anciens camarades lui avait envoyée. J'ai remarqué qu'à la suite des abus de ces boissons, les plaies prenaient un aspect blafard, et que la suppuration devenait lente et pénible. Un philosophe a remarqué que tous les grands scélérats abusaient des esprits ardens et des stimulans âcres de toute espèce. On peut cependant en obtenir quelque chose d'avantageux dans certaines affections : ainsi on a vu l'usage de ces boissons procurer des momens agréables aux gens tristes; l'usage par excès auquel se livre souvent une certaine classe d'individus, quand elle éprouve de la contrariété, vient en quelque sorte nous indiquer comment nous devons les employer.

Les infusions de certaines substances, soit dans l'eau, soit dans les liqueurs spiritueuses, ont aussi une manière particulière d'influer sur nos affections morales; le café, qui parait être un tonique *sui generis*, est susceptible de détruire les effets funestes de l'usage immodéré des boissons fermentées et des liqueurs spiritueuses.

Le thé est aussi souvent employé avec succès, et *Martiolle* dit avoir guéri par son usage des gens qui crachaient le pus; *Zimmermann* au contraire a éprouvé que son usage immodéré rendait hypochondriaque et mélancolique; *Tissot* regarde cette boisson comme une des causes les

plus fréquentes des malades nerveuses. Les autres infusions sont d'un usage si peu fréquent surtout parmi les militaires, que je ne les nommerai même pas, leur action étant différente suivant les divers liquides et suivant les substances qui sont en dissolution.

4°. Quand aux soins extérieurs du corps ils sont d'une absolue nécessité et on ne saurait trop les recommander; le soldat a sans cesse autour de lui des objets de mal-propreté il doit donc être plus soigneux que tout autre. Que de maladies n'ont pas été l'effet de la paresse, de l'insouciance et de la mal-propreté de quelques gens! L'aspect et l'approche d'un infirmier sale et dégoutant peut tourmenter le soldat malade; le citoyen *Percy*, ce savant et infatigable chef, avait toujours soin de tenir la main à ce que les servans fussent propres; ce fut un des points bien remarquable dans les ambulances légères qu'il institua et qui rendirent de si grands services.

Le chirurgien doit éviter, autant que possible, d'avoir devant lui un tablier ensanglanté, cela peut produire de mauvais effets.

On doit surtout recommander les bains pris le plus possible dans les eaux coulantes, car c'est un grand moyen de l'hygiène privée.

5°. La veille, long-tems soutenue, peut faire

augmenter les affections tristes, de même qu'après un sommeil tranquille on éprouve des sensations agréables.

Le repos, si souvent nécesaire aux blessés, peut aussi s'il est porté à l'excès, devenir nuisible. Les gens de lettres que l'amour de l'étude retient dans leur cabinet, ont des mal-aises dans tous les membres, des flatulences, deviennent mélancoliques; l'homme le plus robuste, le laboureur, s'il reste long-tems assis devient hypocondriaque; il est au contraires toujours gai, s'il se livre à ses occupations habituelles. *Zimmermann* parle d'une contrée de la Suisse où les paysans naturellement gais et robustes, tombent dans la plus parfaite hypochondrie lorsqu'ils s'adonnent à des métiers qui les obligent d'être assis. Il a été souvent utile de faire porter au soleil, dans un jardin ou dans une cour les blessés soit sur une chaise, soit même sur un brancard : c'était l'usage à l'armée du Rhin, d'après les prescriptions du chirurgien en chef *Percy*. Il est donc souvent nécessaire de recommander l'exercice dans les affections morales; et le chirurgien ne devra jamais oublier qu'il peut retirer un grand avantage en conseillant les promenades, la course, la danse, les jeux de balle et de ballon, l'équitation, la chasse, la natation; il devra aussi savoir qu'il peut quelquefois forcer ces exercices.

6°. Les moyens pharmaceutiques à mettre en

usage dans les affections morales, accompagnées de maladies chirurgicales, sont ou internes ou externes; ils se réduisent à un très-petit nombre: quelques calmans antispasmodiques, quelques toniques, sont les seuls que je cite; l'occasion seule qui détermine leur emploi pouvant fixer les loix de leur prescription.
